

Pour une poétique de la littérature étrangère

Claire Joubert

Mon projet ici est de comprendre comment la question de l'étranger me concerne, comme enseignant-chercheur en littérature anglaise. Dire comment elle s'impose à moi, en tant qu'enjeu théorique et existentiel majeur dans la définition même des études littéraires. Comment elle *porte*, pour moi. J'ai déjà dit comment elle se présente nécessairement à qui entre dans l'univers théorique du DELA¹ ; ici, je voudrais préciser comment elle motive ma pratique propre.

Je pars d'un trou dans les évidences : ce n'est pas si sûr *qu'on sache ce que c'est qu'on fait*, quand on se trouve à enseigner une littérature étrangère, et à y faire de la recherche. Où est-ce établi, où est-ce pensé, ça ? Certainement pas, pas de façon épistémologiquement satisfaisante, définitive, en tout cas, dans les institutions de sens qui cadrent notre pratique – Ministère, C.N.U., Commissions de spécialistes etc. Heureusement. Il est même exigé de nous, par le fait même de notre statut d'enseignant-chercheur, que nous ne nous laissions pas être parlés par elles.

Ce que j'ai compris, c'est que cet impensé-là, c'est justement la liberté universitaire *qu'il y a à prendre*, et qui est aussi la responsabilité assez vertigineuse de « l'enseignement-recherche » – les deux fusionnant par là même en un seul espace – : celle de faire les choix théoriques qui déterminent à la fois une épistémologie et une éthique scientifique. Celle, en particulier, de prendre de front, personnellement, la question de savoir en quoi les études littéraires sont l'une des sciences humaines : un champ du savoir, reconnu par l'université, qui doit contribuer, au même titre que les autres, et dans un rapport critique avec elles, au savoir sur l'humain.

Poser la question de l'étranger, comme élément identitaire de ma discipline, c'est une façon de me confronter à cette exigence, qui est l'explicitation de mes valeurs épistémologiques. Et un premier geste, pour moi, est de soustraire l'« étranger », comme étiquette disciplinaire, à l'évidence. En citant Proust (« Les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue étrangère »²), on obtient un consensus facile. Mais encore faut-il parler hors le confort de la métaphore : de quel étranger parle-t-on ?

Les études de littérature étrangère n'ont pas à être un champ culturel servant d'illustration, ou de récréation, à l'étude des langues vivantes, indexée sur une

¹ Département d'Etudes Littéraires Anglaises, Université de Paris 8.

² Dans *Contre Sainte-Beuve*. On sait aussi que c'est l'exergue fameux par lequel Gilles Deleuze oriente son *Critique et clinique* (Paris, Minuit, 1993).

définition nationale et géographique de la zone du savoir. Elles peuvent aussi être un champ problématique, celui justement qui ne cesse de démontrer qu'on *ne peut pas faire sans* le poème pour penser, pour enseigner, le langage et l'étranger. Qu'on passe à côté d'une dimension capitale du langage, si on reste sourd à l'étrangèreté intime que le poème y explore, justement ; si on réduit le langage à la *langue* – selon la distinction que propose Benveniste. C'est-à-dire si on le réduit à sa dimension sémiotique – un code, pouvant être déposé, fixé, dans les dictionnaires et les grammaires –, en oubliant sa dimension sémantique : la signifiante, qui est tout le en-puissance de l'inconnu, de l'étranger, dans le langage. C'est justement cette étrangèreté intime, cette force d'altérité dans le processus de la signification, qui fait du langage non pas un lieu d'*aliénation* du sujet parlant dans un code – un lieu où le sujet rencontrerait son Autre (le signe), et serait ainsi dépossédé d'un soi extra-langagier propre –, mais le lieu de tous les possibles, de toutes les aventures pour l'homme. C'est en quoi aussi l'étranger concerne tout autant la littérature française, et toutes les disciplines qui se donnent à penser le sens avec l'expérience de l'art.

Pour moi, la discipline « littérature étrangère » devient identifiée dans le programme d'une *poétique*, au sens de Meschonnic³, et à partir de l'armature théorique que met à disposition la théorie du langage de Benveniste. Je la prends comme un poste privilégié à partir duquel observer la force d'altérité qui fait la signification. Comme lieu où travailler à une pensée du langage, et donc à une pensée du sujet, une pensée de l'humain, *par* le poème ; par l'étranger-poème. L'étranger, et le poème, ne sont plus ici des objets pour la connaissance, des objets pour la recherche, à décrire : ils sont les déclencheurs d'une force critique, qui porte bien au-delà de la zone « littérature » – ou même de la zone « art » –, et dont la poétique s'empare, pour s'engager dans la pensée du présent.

Ils sont précisément critiques de toutes les pensées de l'Autre, parce qu'ils sont la démonstration vive de l'altérité radicale qui fait la signification, et qui rend impossible la fixation des valeurs dans des identités, dans des Mêmes. En faisant la critique d'une vision binaire du langage (le mot et la chose, le signifiant et le signifié – ce binarisme inhérent à la vision de la langue comme code), ils dégagent aussi la pensée *politique* de l'étranger des horizons dualistes où il est pensé comme Autre (comme « Other »). Même si c'est dans les termes d'une générosité, un peu paternaliste : le droit à la différence, la tolérance, le pluralisme... Une politique d'altruisme, qui revient finalement, elle aussi, à un « chacun chez soi ».

Ce n'est pas rien, donc, que cette force critique, par exemple en ce moment même, où les concepts politiques d'identité nationale sont mis en question par la mondialisation, par le mouvement européen. Ou bien, à une autre échelle, quand Paris 8 est mise en crise par le problème des étudiants étrangers sans papiers. Ou quand l'enseignement des langues étrangères en France se réorganise dans le sens d'une technologisation qui radicalise une politique de la langue-code. Qui est bien, du coup, une politique d'aliénation.

En tant que pensée du langage par l'étranger, la poétique ne fait pas seulement une description des modes de la littérarité : elle revendique le continu théorique et éthique irréductible entre le poème (et les études littéraires), et le plus urgent du politique. Elle tire à la fois l'art et la théorie de l'art de leur lieu d'Autre : leur exil dans une autonomie, éventuellement formaliste, et éventuellement politiquement triviale. Elle poursuit sur tous les fronts une critique de l'Autre, en observant l'étranger-poème

³ Depuis *Pour la poétique I* (Paris, Gallimard, 1970).

révéler, pointer, les enjeux des théories du sens qui soutiennent les discours sur le sujet et sur la société.

La poétique par l'étranger que je cherche à faire opérer – une pensée de l'humain, du langage, du sujet, et de la société, qui se fasse par la criticité du langage, que révèle l'étranger-poème – s'appuie sur deux piliers théoriques de la linguistique de Benveniste, qui font d'elle une théorie de l'identité (comme altérité) :

1/ le langage est *signification* (ni communication ni représentation. Non le fonctionnement d'un code, mais l'activité du signifier). En tant que tel, il est nécessairement aussi *subjectivation* : l'opération même par laquelle un individu devient sujet, par l'engagement dans un faire sémantique. On n'est jamais identique à soi-même, mais identifié, par le processus d'une subjectivation, « dans et par »⁴ l'historicité de la signifiante.

2/ sa condition même est *intersubjectivité*. On ne parle pas seul : on est déjà dans la société dès qu'on entre en subjectivation, puisque le sujet est « dans et par » le langage. Toute énonciation est une transénonciation. (C'est cette proposition qui fait de la théorie de langage une éthique du sujet puissante, parce qu'elle fait sauter le binarisme ordinaire de la métaphysique du moi, qui oppose individu et société). Si parler c'est s'engager dans une signifiante, et y devenir ainsi sujet du discours – non pas répéter en les combinant les termes d'un code, ni être aliéné dans le signe, mais *s'approprier* le langage, y devenir soi-même propre – alors l'individuation passe par l'exposition à l'altérité du langage. La condition de la subjectivité, c'est précisément cette participation à une étrangèreté commune, qui fait que le sujet n'est jamais plus *lui-même* que quand il rentre, par le langage, dans l'inconnu du *je-autre* : la transsubjectivité que décrivait déjà Rimbaud.

On peut penser que l'autre c'est le *non-moi*, ou penser que l'étranger c'est *ce qui est le plus moi, toujours « en avant » de moi, dans « l'inconnu »* de la signifiante, au sens de Rimbaud (« la Poésie [...] sera *en avant* »⁵ : le poème, comme lieu du sujet en devenir, dans l'étranger du langage) : c'est tout autre chose. C'est cet enjeu qui est en balance dans la pensée du langage, comme pensée des rapports entre sujet et société. Il s'agit de savoir si on veut penser le langage comme nomination, ou comme signification. Mais aussi, ensuite, de vivre les conséquences de ce choix théorique.

Ces fondements théoriques prennent corps dans des choses très concrètes, dans ma recherche. D'abord, concernant la pratique de la parole – que ce soit en recherche ou dans l'enseignement –, comme engagement dans une intersubjectivité critique ; dans un espace contradictoire commun où chaque discours, chaque discipline peut, en pensant avec-et-contre les autres, travailler à son individuation, c'est-à-dire vers son faire-sens *propre*. Vers la définition, l'affirmation, la pratique d'une épistémologie propre, d'autant plus forte qu'elle sera explicitement subjective (ce qui est autre chose que

⁴ L'expression même identifie la pensée de Benveniste. Comme l'indique Gérard Dessons, « [d]ans la poétique de Benveniste, l'expression 'dans et par' constitue une figure théorique particulière : elle signifie que le langage est *indissociablement* un lieu et un processus » : lieu et processus du sujet en subjectivation. (*Emile Benveniste*, Paris, Bertrand-Lacoste, 1993, p. 97.) Benveniste parle par exemple de « l'expérience subjective des sujets qui se posent et se situent dans et par le langage », et de ce que « la société devient signifiante dans et par la langue, la société est l'interprété par excellence de la langue » (*Problèmes de linguistique générale*, 2, Paris, Gallimard, 1974, pp. 67 et 96.)

⁵ Lettre à Paul Demeny (dite « deuxième lettre du voyant »), datée du 15 mai 1871. *Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard, La Pléiade, p. 252.

personnelle), et donc aussi, nécessairement, intersubjective, transdisciplinaire. Le *Texte étranger* est pour moi précisément une expérience en ce sens.

Ensuite, en ce qui concerne la façon dont j'envisage de contribuer au *Texte étranger*. Il s'agit pour moi de le prendre comme lieu où penser un rapport critique à la discipline de la littérature (étrangère) – c'est-à-dire le lieu d'un travail épistémologique. Où continuer à faire travailler l'étranger-poème sur la pensée du langage et de l'identité. Je peux imaginer – tout dépendra bien entendu de la direction que prendront les projets collectifs – de m'y lancer dans un programme de lecture critique des pensées contemporaines de la différence, dans tous leurs raffinements et toutes leurs ruses. Mettre les théories de l'Autre, en particulier les théories de l'art comme Autre, à l'épreuve de l'étrangèreté du langage. Leur danger étant qu'elles cantonnent l'art, et la théorie de l'art, dans un espace à l'écart (le lieu de l'Autre : que ce soit le beau, le pulsionnel, le hors-sens, la folie, le jeu, mais aussi le luxe culturel, soit le trivial), où on peut ignorer sa force critique en toute tranquillité. Mais alors vivre dans l'oppression de la pensée du Deux. Mon programme de poétique se veut un engagement dans la pensée contemporaine, depuis le point critique du langage qu'est le poème. A commencer par certains de ses discours actuels qui tendent à opérer comme des orthodoxies : la perpétuation du discours, féministe par exemple, sur « the Other », le discours sur l'hybride, le métissage et l'hétéroglossie dans les « cultural studies » ou dans les études « post-coloniales » et transculturelles, mais aussi le discours deleuzien sur la littérature comme minorisation de la langue. Il me semble qu'il y a effectivement à mettre ces théories de l'autre à l'épreuve de l'étranger-poème.

Claire Joubert est maître de conférences au Département d'Etudes Littéraires Anglaises de Paris 8. Elle est l'auteur d'un doctorat, publié sous le titre Lire le féminin : Dorothy Richardson, Katherine Mansfield, Jean Rhys (1997). Ses recherches actuelles portent, dans le contexte de la littérature anglaise du 20^{ème} siècle, sur la question du savoir littéraire.